

FOLIO

Itinéraire d'un oiseau migrateur

Par Djilali Khellal

Laid Benarous appartient à la génération soixante-dix. Il a publié des nouvelles (3 recueils), des essais et des poèmes. Il vient de publier, pour la première fois, un roman fort intéressant intitulé : *Itinéraire d'un oiseau migrateur*. Une histoire autobiographique qui relate ce que fut la vie de l'auteur (et du pays) depuis la fin des années cinquante à octobre 1988. L'œuvre de Laid Benarous ne se limite pas à des méditations sur le chemin parcouru, elle est dictée, surtout, par les impératifs de l'époque, par la nécessité d'évoquer cette période de l'histoire de l'Algérie : sans la comprendre, il n'est pas possible de considérer d'un œil juste la vie, notre vie actuelle. Ce qui importe dans *Itinéraire d'un oiseau migrateur*, c'est ce dialogue avec le passé, ce langage de la pensée qui rattache, dans nos mémoires questionnées (par l'auteur), le proche au lointain : cette guerre (1954-1962) sanglante contre un colonisateur dévastateur, ces armées parallèles créées par les Français (le pseudo-général Bellounis et consorts) pour «algérianiser le conflit», le détourner de son véritable but (la libération du peuple algérien du joug colonial), la période de «la pensée unique» (1962-1988) et ce terrorisme islamique qui a endeuillé le pays depuis 1992.



PHOTO D.R.

Laid Benarous dit que : «*Tout livre sérieux est une sorte de message éveillant la conscience et la raison du lecteur, ses joies et ses peines.*» C'est juste et vrai : écrire est un processus binaire. Laid Benarous le conçoit comme un phénomène unique et individuel par excellence, autant par la conception que par l'essence, mais non pas mystérieux, ni ésotérique, se prêtant au contraire (comme dans son roman) à l'analyse historique. De quelle manière Laid Benarous a-t-il su allier le côté «personnel» à l'aspect «conciliatoire» de son œuvre ? En examinant son cheminement dans les lettres, long de quarante ans déjà, on pourrait répondre ainsi : «*De l'auto-immersion romantique à l'auto-connaissance réaliste.*» Après ses recueils de nouvelles *Tchita*, 1972, *Soleil ardent* 1980, *Ce que les vents ne peuvent briser*, 1996, Laid Benarous entreprend «d'étudier la vie», non pas au sens abstrait ou philosophique, mais au sens littéral le plus (abasourdissant) du mot, suivant pas à pas ses personnages futurs, conversant avec eux (ce chapitre mémorable à la télévision algérienne pendant l'événement d'octobre 1988 : diffuser ou ne pas diffuser les manifestations populaires, le ministre de l'Information de l'époque, «bloqué» par «la sécurité» à la porte de l'ENTV, etc.), des heures durant, voire des jours (ses amis de jeunesse, ses collègues journalistes ou même ses voisins d'El Harrach ou Sidi Moussa). Laid Benarous, en bon romancier réaliste, a toujours cru que la connaissance concrète de la réalité dictait d'elle-même telle ou telle autre solution du problème littéraire donné. *Itinéraire d'un oiseau migrateur*, est ce regard jeté sur la société algérienne par un romancier à l'œil vif, scrutateur et juste.

Dj. K.

BÉJAÏA. 7^{es} RENCONTRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Cinéma d'ici, cinéma d'ailleurs...

Les cinéastes algériens ou maghrébins en général, vivant en dehors de leur pays, jettent-ils un regard fioncièrement différent sur leur société d'origine que celui qui proposent leurs pairs qui continuent à faire du cinéma «chez eux» ?

La problématique, fautive pour certains, pertinente pour d'autres, s'est posée à l'occasion de la septième édition des Rencontres cinématographiques de Béjaïa. Ce fut en tout cas l'une des questions abordées lors de la première séance du café-cinéma tenue la matinée de dimanche dernier avec la participation de Sabrina Draoui, Lyès Salem et Khaled Benaïssa. Il y a peut-être un regard distancé sur les choses, pense le réalisateur de *Mascarades*, mais au fond, suggère-t-il, la vie ailleurs n'implique pas forcément un regard et une approche différentes des réalités. Le cinéaste, qui se définit d'abord comme un acteur qui aime réaliser des films, a quitté le pays en 1988, quelques mois seulement avant le fameux octobre qui a imposé la trajectoire que l'on sait au pays. A en juger seulement par le ton et la veine de *Mascarades*, l'homme a de quoi étayer le propos et donner pour vérifiable la pérennité nourricière d'un lien qui permet de happer les pulsions subtiles ou tapageuses de la société algérienne.

De l'autre côté, et comme remarqué par un participant au débat, il se trouve des cinéastes, que leur choix et leur condition ont sédentarisé au pays, qui vont chercher leur inspiration où ne sait où et qui donnent à voir un cinéma au paradigme hoquetant au contact du public. Mais les choses sont tout de même plus complexes.

Pour Ikbel Zailia, critique de cinéma venu de Tunisie, travailler dans le cinéma en France, notamment pour des cinéastes issus du Maghreb, passe parfois par une série de concessions, assumées ou pas, aux attentes et aux schémas de lectures des publics des pays «d'accueil» ; «*On a vu des films faits par des Algériens vivant à l'étranger et qui ont triché jusqu'à la consistance de la lumière, le tout étant de produire un cinéma qui réponde d'abord aux exigences de l'ailleurs.*» Le risque, estime Zailia, est que les cinéastes, qui ont fait ce choix ou ce renoncement, bénéficiant en sus des faveurs des médias, puissent être imposés en modèles. Khaled Benaïssa, un peu perplexe par rapport à la problématique, estime, quant à lui, qu'il faudra relativiser les choses. Il craint un peu la création de faux clivages, dans la mesure où, concernant son expérience, lui qui vit en Algérie et qui se permet quelques escapades ailleurs, ne ressent pas le besoin de cataloguer et de lire le cinéma autrement que par les images produites. Sabrina Draoui, dont le court métrage projeté la veille a traité de la sexualité tourmentée de la femme, sur un ton assez «osé» à l'échelle cassante de nos pudeurs, vit surtout par ici. Son film est cependant de production française. Le genre de film qui n'a aucune chance de passer à la bigote télé algérienne. Elle reconnaît qu'il y a sans doute des facilités ailleurs, des réseaux qui soutiennent les débuts d'un cinéaste et qui portent ses projections. Ce qui, comme tout le monde le sait, est loin d'être le cas dans le pays, hormis quelques cadres qui se comptent sur les doigts de la main, à l'image de l'association ProjectHeurts, organisatrice des Rencontres cinématographiques de Béjaïa.

M. Slimani



Le jeune et talentueux réalisateur, Khaled Benaïssa

SOUK AHRAS

Journées de la musique andalouse

Trois monuments de la musique andalouse réunis pour la première fois à Souk Ahras : cheikh Mohamed El Ghafour, représentant de l'école Ghernatia (Grenade), Kara Terki, la diva du genre algérois, dit senaâ et l'incontestable géant du malouf Mohamed Tahar Fergani. Le coup d'envoi des Journées musicales, qu'a organisées la direction de la culture les 13, 14 et 15 juin, a été donné samedi dernier par le président de l'association Ichbilia (Seville), en l'occurrence Sadek Bouraoui, devant un public acquis d'office à cette manifestation et qui l'a d'ailleurs fort exprimé en accompagnant de youyous et d'applaudissements nourris les récitals, ô combien appréciés de cheikh El Ghafour qui a animé la première soirée. Certains fêrus du genre, parmi les mélomanes présents, fredonnaient au rythme du chanteur ses célèbres chansons *Ouelfi Meriem* et *Moulet essa-lef étoilé*. Moment de communion et d'euphorie pour ceux qui les connaissent par cœur et aussi pour les profanes venus découvrir l'artiste complet, accueilli dans la convivialité et le respect, en illustre représentant d'une école de la musique andalouse et en émissaire d'une ville d'art et d'histoire : Nedroma. Ovationnée et saluée à maintes reprises par le public, le chœur de la musique savante algérienne quittera la scène en fin de soirée, avec les honneurs qui lui sont dus et en présence des autorités locales de la wilaya de Souk Ahras. Les deux autres artistes, cités plus haut, animeront les soirées restantes de cette manifestation qui a pris pour slogan : «De Grenade à Taghast». Le musicologue Nacer Eddine Baghdadia, convié à ces journées, animera à son tour une conférence sur la musique andalouse en Algérie, intitulée : «Naissance des trois écoles». Cette première édition, que les organisateurs comptent perpétuer, se veut un espace de consolidation, d'enrichissement artistique et de brassage entre trois genres musicaux qui seules les voies de recherche vers la perfection et l'efficacité absolue différencient.

A. Djafri

PUBLICATION

L'envers du désir ou l'amour contrarié

Dans son dernier roman *L'envers du désir* publié dans la collection L'imaginable, édition Le Chasseur abstrait (Toulouse France), Ahcène Ait Saïdi raconte une histoire d'amour contrariée par les embûches de la vie ou traîtrises du sort, si vous préférez. Les mots utilisés par le narrateur sont simples et complexes à la fois. Simples dans la manière d'écriture et multiples dans le sens imprimé à un récit douloureux dans ses actes. Les mots racontent une idylle qui se termine par une grosse déception mais également par un espoir intangible. L'espoir de se refaire autrement. L'auteur n'utilise pas de rhétorique littéraire savante pour mener son histoire. Il ne brouille aucune piste, n'insiste que sur l'essentiel dans cette relation à deux qui ne semble se réaliser que dans les méandres de l'adversité. Inès, Yasmine, Sara et Serine, personnages multiples, sont un personnage pluriel, destinée unique. Elles sont une trajectoire avant d'être un prénom de femme, une identité meurtrie. Un accident de la vie, une halte barbouillée de ratures, une violence répétée par un pays insatiatement renouvelée en échos. *L'envers du désir* raconte l'itinéraire mouvementé d'une femme qui a tout mais à qui il semble manquer le primordial, la réalisation de soi par la présence de l'autre, cet être aimé que l'on se doit de partager parce que l'amour accepte tous les sacrifices, parce que l'amour ignore tous les sacrifices, réside dans tous les artifices du sacrifice. Dans son livre-observation, Ahcène met en avant des personnages de la vie, des personnages communs, ordinaires,

pour dire dans sa sensibilité d'écrivain écorché par tout ce qui l'agresse, l'histoire qu'il a vécue pour exprimer l'histoire qu'il a subie — et qu'il continue de subir — dans cette terre des hommes et des femmes qui ne semble réaliser ses grands destins que dans les violences éradicatrices. A travers son héroïne, l'auteur se place, au fil de l'écrit, dans le témoignage sur une période mouvementée de la marche de son pays. Il n'est pas dans la photographie journalistique mais bel et bien dans la construction d'une saga amoureuse dont les ingrédients pourraient se retrouver dans ces événements qui interpellent dans ses interrogations, ses blessures symboliques et ses convictions politiques et esthétiques. Les instantanés ou repères de l'histoire immédiate, tels que nous les concevons, ne sont pas puisés à l'intégrale ni copiés à partir d'événements du jour précis, mais sur les sentiments que suggèrent ces instantanés.

Dans une bonne proportion, les expressions et autres tournures qu'utilise l'auteur dans le déroulement de l'histoire de ce couple écartelé expriment toute la difficulté d'être femme moderne dans un milieu où les tentatives de se libérer sont toujours frappées de suspicion pour ne pas dire de parjures. *L'envers du désir* se lit et s'observe.

Le roman est à la fois descriptif et visuel car l'histoire narrée est une histoire où l'image est présente de bout en bout. Elle donne la main à l'écrit et parfois le double. Rappelons que Ahcène Ait Saïdi est l'auteur d'un précédent roman intitulé *Les anges meurent jeunes*. L'œuvre a été éditée par Dar El Gharb en 2003.

Bouziane Ben Achour

